

Récit de Henri Tourbier

Appelé avec la classe 15 en décembre 1914, il a combattu plusieurs fois à Verdun lorsque son régiment monte en ligne au ravin des Vignes, au début du mois d'août. Touché par une balle de mitrailleuse dès les premières minutes de l'attaque, il reste terré dans son trou d'obus en attendant les secours. Réformé à la suite de sa blessure, il fixera ses souvenirs à l'intention de sa famille

On partit au petit matin du 8 Août. Nous traversâmes Verdun et c'était le boyau. Plus on se rapprochait des lignes, plus les obus tombaient et c'était des gros. L'un d'eux n'atterrit pas loin et projeta une grosse pierre sur mon casque. Des cadavres jalonnaient le boyau, j'en ai pressé un tombé à genoux de se relever! Nous arrivâmes ainsi à la côte de Froideterre où les officiers reçurent leurs consignes. Nous nous trouvions sur la crête du ravin des Vignes, la compagnie se déploya sur le flanc du ravin en bas duquel était l'abri des 4 cheminées. Devant nous sur la droite, c'était le PC 119, mais nous le voyions pas. Plus loin c'était le fameux ouvrage de Thiaumont.

Massés derrière les officiers, nous attendions le signal. Je voyais tout en haut du talus le capitaine commandant notre compagnie les yeux fixés sur son bracelet montre.

A 8 heures, il leva le bras et cria "en avant". Et la compagnie déployée s'élança sur le terrain qui n'était que des trous d'obus. Il n'y avait pas un endroit où l'on pouvait mettre pied à plat. Pas la moindre herbe bien entendu, c'était un vrai paysage lunaire.

Aussitôt, le tir de barrage allemand redoubla. Les mitrailleuses crépitaient. Avec les autres, je parcourus en courant, de trou en trou, 100, peut-être 150 mètres quand je sentis soudain un choc sec sur mon pied et je m'abattis comme un lapin tiré par un chasseur. Aussitôt près de moi, un autre caporal de la même section passa et se penchant sur moi, me dit: "Ah! tu as la bonne blessure, si tu peux t'en tirer" Lui ne s'en tira pas, il fut tué un peu plus loin. C'était un brave camarade, il était séminariste, il s'appelait Le Nouvel, un nom bien breton.

Notre vague d'assaut s'était éloignée et dans mon trou d'obus je vis que j'avais été atteint à la jambe droite et au pied gauche. Le sang coulait assez fort, alors je me fis tant bien que mal des pansements et des ligatures au-dessus des blessures avec ce que j'avais dans ma trousse. Et je me garantis la tête des éclats d'obus avec mes deux musettes. Je n'ai réalisé que plus tard que l'une d'elle était remplie de grenades! Il est vrai que si je l'avais mise dans le trou voisin, c'était à peu près la même chose. Les obus continuaient de tomber autour de moi, le soleil devenait de plus en plus chaud. Craignant de me trouver mal, le sang rougissant mes pansements, je bus un bon coup de gnole!

Un brancardier qui faisait partie de mon escouade passa soudain près de moi. "Ah! Caporal, tu es là, je vais revenir te chercher." Auparavant, j'avais tenté, sortant de mon trou, de gagner l'arrière en rampant. Mais dans la plupart des trous gisaient des morts et d'autres blessés.

Et puis surtout, mon pied me faisait atrocement mal quand je remuais, aussi je renonçais à ma tentative et retournais dans mon trou.

J'attendais donc le retour promis, mais le temps fut long. Car ce ne fut que vers deux heures de l'après midi (j'étais dans mon trou depuis 8 heures le matin) que je vis mon brave type arriver avec un camarade. Ils portaient une cuvière et m'y couchèrent. Les obus étaient moins nombreux. C'était presque calme à côté de la matinée. Mes deux amis me conduisirent donc au poste de secours le plus proche. Je revois encore ce transport, à travers une terre couverte de capotes bleu horizon, des morts et des blessés dont certains hurlaient de douleur en appelant à l'aide. Pas de fusillade non plus. Je craignais un peu que les Allemands ne nous tirent dessus, mais ils respectaient les blessés.

L'abri où mes compagnons m'avaient transporté était un ouvrage assez important que l'on me dit être "Maison Blanche". Je fus déposé au fond, sur ma civière, à côté d'autres blessés de divers régiments et de nombreuses caisses de munition. Un infirmier me refit mes pansements.

Le bombardement avait repris, violent, et rendant impossible l'évacuation des blessés. On apprit que l'abri voisin, celui des 4 Cheminées, avait sauté; un obus ayant percuté à l'entrée avait provoqué l'explosion des munitions et l'incendie. De nombreux blessés, surtout ceux qui comme moi ne pouvaient se déplacer, y furent brûlés vifs. Quelle chance donc de ne pas y avoir été conduit!

Au petit matin, comme les bombardements étaient moins violents, on décida d'en profiter et je partis, ma civière portée sur les épaules par deux brancardiers. Les obus continuaient de tomber plus ou moins loin ou d'éclater en l'air. Je n'étais pas très fier car évidemment rien ne pouvait m'abriter, mais bien que mon pied brisé me fasse très mal à chaque secousse, je ne disais rien pour ne pas ralentir la course de mes porteurs. Ils me déposèrent près d'une charrette à cheval où l'on me chargea avec deux ou trois autres, et cahin-caha, par la route crevée de trous d'obus, après un parcours de plusieurs kilomètres, nous atteignîmes la citadelle de Verdun. Là, dans ses profondeurs, on refit mes pansements et l'on m'injecta du sérum antitétanique.

Cela se passait donc dans la matinée du 9 Août. Dans la journée, je fus évacué dans une ambulance de campagne (ambulance de Maujouy) un peu éloignée des lignes, mais d'où l'on entendait encore bien le canon.

Je fus opéré le 13. Les os du pied gauche (astragale et calcanéum) étaient en marmelade. Le major m'immobilisa le pied dans un plâtre. Je me souviens lui avoir demandé si je retournerais au front. "Ne t'en fais pas, mon petit, m'a-t-il répondu, tu as ton compte!"

Le séjour dans cette ambulance n'était pas bien gai. On y mourait beaucoup, on y dormait mal, car on souffrait, et puis surtout, c'étaient les autres qui appelaient, criaient, notamment ceux qui ne devaient pas se réveiller au petit matin. J'en eus deux comme cela, un de chaque côté de mon lit, qui une nuit après l'autre, ont hurlé et dont on a recouvert la tête avec le drap. J'avais été surpris de ne plus les entendre.

Le 28 août, le major donna le feu vert et un camion m'emmena, avec [...] bien entendu, à Vitry le François, dans un hôpital militaire. Que cela me sembla bon d'être soigné avec douceur par de dévouées et distinguées infirmières.

Enfin, le 17 septembre, dans un train spécialement aménagé, je fus embarqué dans un convoi où la plupart des blessés étaient comme moi, allongés sur des civières, pour arriver le lendemain à Noisiel, dans une maison de repos des ouvriers de la chocolaterie Menier réquisitionnée comme hôpital...